

## AOUT 1944

La garnison allemande, cantonnée à Chazelles, sur le site de La Quinardière, venait de perdre seize de ses soldats, dans une embuscade sur la commune d'Yzeron. Haut fait des Résistants du maquis chazellois.

Le petit camion Matford, qui les transportait, avait été réquisitionné par l'Autorité d'Occupation, à l'Entreprise de maçonnerie Crozet, sise rue Jean Jaurès. Le conducteur du camion n'était autre qu'un employé de l'Entreprise, monsieur Maurin. Il fut blessé lors du combat, tandis que plusieurs soldats allemands furent tués.

Malgré des impacts de balles sur son pare-brise, le Matford fut contraint de poursuivre ses allées et venues, véhiculant d'autres soldats, ancrés sur une tentation de riposte après avoir perdu leurs camarades. L'itinéraire le plus couramment emprunté semblait désormais la direction de la gare, puis la desserte par Viricelles, pour accéder à la Route Nationale 89.

Or, en ces temps-là, la population française subissait une grande pénurie : produits alimentaires rationnés, bons d'achats obligatoires mais difficiles à obtenir pour se procurer des vêtements, des chaussures, du combustible, etc ...



Chaque foyer tentait de se débrouiller pour obtenir quelque bois de chauffage, notamment en s'accordant avec un propriétaire terrien complaisant. Celui-ci cédaient généralement un arbre ou une coupe de bois, à charge pour le demandeur d'exécuter la tâche. Une fois débité, le fruit du travail était partagé.

C'est ainsi que mon père, homme solide et vaillant, avait négocié avec Antonin Néel, maréchal-ferrant au bourg de Viricelles, l'arrachage d'une dizaine de souches d'arbres dont les épaisses racines laissaient supposer quelques beaux

rondins enfouis dans l'argile, sur le lieu-dit "Mur-ancienne", en bordure de la route de Meys. Le maréchal-ferrant, conscient de la difficulté de la tâche, donna son accord, sans exiger de quote-part. Le terrassement s'avéra en effet difficile, à cause de l'abattage récent des arbres, dont les racines demeuraient vigoureuses.

Nous mettions à profit, mon père et moi, les journées chômées, quand l'usine Fléchet où nous travaillions ne pouvait fonctionner, faute du charbon nécessaire à l'alimentation de ses énormes chaudières. Et puis, je faisais confiance à mon père, cet homme quadragénaire, qui savait manier la masse et les coins. De mon mieux, vu l'inexpérience de mes dix-sept ans, je suivais ses directives et manoeuvrais le cric.

Ainsi, nous allions, assidûment, sur cet éprouvant chantier, emmenant avec nous le superbe char à bras que nous avait construit, tout juste avant la guerre de 1939, monsieur Barcet, le charron de Grézieu. Il était beau, notre char : roues carminées et ridelles vertes. Compagnon docile, j'éprouvais pour lui un sentiment plus fort qu'une amitié. Il était un compagnon qui semblait nous comprendre et savait nous aider ; je le croyais capable d'entraide en épaulant notre courage. A l'aller, il prenait le poids de l'outillage ; au retour, le résultat de nos efforts. Avec lui, nous étions trois sur un labeur qui nous était commun.



Or, voici qu'un jour, à l'issue d'une longue journée de travail, nous revenions, à pas pesants, poussant un chargement plus lourd qu'à l'ordinaire, fatigués mais heureux d'avoir acquis quelque bouts de bois pour alimenter le fourneau familial. Abordant Chazelles par la route qui monte de la gare, nous fîmes halte pour reprendre haleine, devant l'entrée du Clos Ebrard, avant de gravir le raidillon du chemin des Sports, raviné et caillouteux. Le soleil venait de disparaître, en arrière des Monts du Forez. La chaleur demeurait forte ; le

ciel sans nuage était prometteur de beaux lendemains. Tout semblait calme et nous nous délections de la paix du moment. Essuyant nos fronts transpirants, nous devisions de cette arrivée prochaine où nous allions pouvoir, enfin, nous désaltérer.

Soudain, émergeant de cette apparente tranquillité, un bruit de moteur parvint à nos oreilles. D'abord étonnés, l'heure du couvre-feu étant proche, qu'un véhicule s'aventurât ainsi, nous fûmes vite fixés. Tournant nos regards du côté où le ronflement de moteur s'amplifiait, nous reconnûmes bien vite le petit camion Matford. Il sortit du virage avec son chargement d'hommes en gris. C'était une patrouille allemande.

A mesure que le véhicule approchait, nous distinguions les détails. Les soldats, assis côte à côte sur deux rangs, étaient tous équipés d'une arme de guerre et, au-dessus de la cabine du conducteur, une arme à mitraille, en position de tir, venait d'être pointée dans notre direction.

Etrange sensation, que d'être mis en joue. Je compris tout de suite que nos vies dépendaient d'un geste du mitrailleur, sur injonction d'un chef. Il me vint subitement en mémoire la tuerie d'Yzeron et l'épouvantable crainte de représailles qui risquaient d'en découler. Un affolement s'empara de moi. Je sentis mes yeux s'ouvrir plus grands pour être sur un réflexe maximum, comme pour mieux appréhender ce qui semblait devoir se produire dans les secondes à venir. Tout mon être se mit à trembler. Mon père comprit ma panique et me dit, à mi-voix : " Ne bouge pas ; surtout ne fais pas un seul geste ! "

Inutile de tenter la fuite ; nous serions tués sur-le-champ. La mitrailleuse tournait lentement sur son trépied, l'orifice du canon pointé sur nous. Manifestement, le servant nous gardait dans sa ligne de mire, au fur et à mesure que le camion approchait. Nous étions désespérément sans défense, les mains posées sur notre char, mon père à l'arrière ; moi à l'intérieur des brancards, terrifiés et immobiles.

Un soldat cria quelques mots. Tous les hommes se dressèrent en soulevant leurs armes. Je vis, à quelques mètres de nous, l'épouvantable orifice noir de la mitrailleuse, cet engin de mort qu'un chapelet de grosses munitions rendait capable de déchirer toute chair.

Les allemands semblèrent hésiter ; le camion nous parut ralentir. Allait-il s'arrêter ? Le conducteur avait-il eu quelque sommation ? L'angoisse m'étouffait. La patrouille allait-elle nous emmener en nous épargnant la vie ?

ou bien serait-ce notre arrêt de mort ? Moment interminable où la faiblesse voudrait solliciter la pitié du bourreau, mais n'ose le faire, craignant d'accélérer la sinistre procédure ...



Parvenu à notre niveau, le moteur du camion accéléra son bruit ; il ne s'arrêta point mais le mitrailleur faisait pivoter son engin pour nous garder à vue dans son viseur. Puisque aucun coup de feu n'avait encore été tiré, peut-être était-ce un espoir de survie ? Bien qu'une lueur, en cet instant crucial envahit mon âme, je me sentais pourtant inerte, sans presque pouvoir respirer.

"Ne bougeons toujours pas !" dit mon père. J'admirai sa maîtrise. J'eus le sentiment de lui devoir la vie une seconde fois.

Peu à peu, le camion s'effaça de nos regards; il s'en alla, en direction de la cité, puis disparut derrière les herbes folles qui coiffaient le talus. Impossible d'arrêter l'affreux tremblement qui s'était emparé de moi ; il était incontrôlable.

Nous demeurâmes sans voix durant de longues minutes, nous regardant l'un l'autre, blêmes et abattus.

Il fallut que la raison nous ordonnât la reconquête de nos mouvements. Mes premiers mots, à l'adresse de mon père furent une expression de gratitude ; tout seul, j'aurais tenté de fuir et la mitraille m'aurait ôté la vie. Il me sourit, en me disant qu'il s'en manqua de peu ...

Mais combien d'innocents ont péri, en de semblables circonstances ?

Homme, qui es-tu pour tourner, contre tes semblables, de pareilles machines usinées de tes mains ?

A grand-peine, nous poussâmes notre chargement sur le chemin pentu que nous avions failli ne plus jamais gravir ...

Jean CHAVAGNEUX